



L'ÉTOILE DU SUD

LE PAYS DES DIAMANTS

PAR JULES VERNE

ILLUSTRATIONS PAR L. BENETT

IX

UNE SURPRISE

Le jour où l'expérience semblait devoir être définitivement activée fut un grand jour.

Il y avait déjà deux semaines que le feu n'était plus entretenu, — ce qui avait permis à l'appareil de se refroidir graduellement. Cyprien, jugeant que la cristallisation du carbone devait être faite, si toutefois elle avait pu s'opérer dans ces conditions, se détermina à enlever la couche de terre qui formait calotte autour du fourneau.

Ce fut à grands coups de pioche qu'il fallut l'attaquer, cette calotte, car elle s'était durcie comme une brique dans le four d'un briquetier. Mais enfin elle céda aux efforts de Matakis et laissa bientôt voir, d'abord la partie supérieure du fourneau, — ce qu'on appelle le chapiteau, — puis le fourneau tout entier.

Le cœur du jeune ingénieur battait cent

vingt pulsations à la minute, au moment où le jeune Cafre, aidé de Li et de Bardik, enlevait ce chapiteau.

Que l'expérience eût réussi, il n'y croyait guère, étant de ceux qui doutent toujours d'eux-mêmes! Mais enfin c'était possible, après tout! Et quelle joie s'il en était ainsi! Toutes ses espérances de bonheur, de gloire, de fortune, ne tenaient-elles pas dans ce gros cylindre noir, qui reparaisait à ses yeux, après tant de semaines d'attente!

O misère!... Le canon avait éclaté.

Oui! sous la formidable pression de la vapeur d'eau et du gaz des marais, portés à une température des plus élevées, l'acier même n'avait pu résister. Le tube, bien qu'il mesurât cinq centimètres d'épaisseur, avait crevé comme une simple éprouvette. Il présentait sur un de ses côtés, presque en son milieu, une fissure



béante comme une large bouche, noircie, tordue par les flammes, et qui semblait ricaner méchamment au nez du savant décontenancé.

C'était jouer de malheur ! Tant de peines pour en arriver à ce résultat négatif ! En vérité, Cyprien se serait senti moins humilié, si, grâce à des précautions mieux prises, son appareil avait pu supporter l'épreuve du feu ! Que le cylindre se trouvât vide de carbone cristallisé, certes, il était dix fois préparé à ce désappointement ! Mais, avoir chauffé, refroidi, disons le mot, avoir choyé pendant un mois ce vieux rouleau d'acier, bon désor-

mais à jeter au rebut, c'était le comble de la malchance ! Volontiers, il l'aurait envoyé d'un coup de pied au bas de la côte, si le tube n'eût été trop lourd pour se laisser traiter avec ce sans-gêne !

Cyprien allait donc l'abandonner dans le fourneau et il se préparait à sortir, tout attristé, pour aller annoncer à Alice ce lamentable résultat, lorsqu'une curiosité de chimiste, qui survivait en lui, le poussa à approcher une allumette de l'ouverture du tube, afin d'en examiner l'intérieur.

« Sans doute, pensait-il, la terre dont je l'ai garni intérieurement s'est trans-



formée en brique comme l'enveloppe extérieure du fourneau. »

La supposition était fondée. Cependant, par un phénomène assez singulier et que Cyprien ne s'expliqua pas tout d'abord, une sorte de boule d'argile semblait s'être détachée de ce revêtement de terre, après s'être durcie séparément dans le tube.

Cette boule, d'un rouge noirâtre, ayant à peu près le diamètre d'une orange, pouvait aisément passer par la fissure. Cyprien la retira donc et la prit assez nonchalamment pour l'examiner. Puis, reconnaissant que c'était bien un fragment de glaise, séparé de la paroi, qui

avait subi la cuisson isolément, il allait le jeter de côté, lorsqu'il s'aperçut qu'il sonnait creux, comme une pièce de poterie.

Cela faisait une espèce de petite cruche close, dans laquelle dansait une sorte de grelot très lourd.

« Une vraie tirelire ! » se dit Cyprien.

Mais, s'il avait dû, sous peine de mort, donner l'explication de ce mystère, il en aurait été incapable.

Cependant, il voulut en avoir le cœur net. Il prit donc un marteau et cassa la tirelire.

C'en était bien une, en effet, et qui

contenait un trésor inestimable. Non ! il n'y avait pas à se méprendre sur la nature du gros caillou, qui apparut alors aux yeux émerveillés du jeune ingénieur ! Ce caillou était un diamant, enveloppé d'une gangue, absolument pareille à celle des diamants ordinaires, mais un diamant de dimensions colossales, invraisemblables, sans précédent !

Qu'on en juge ! Ce diamant était plus gros qu'un œuf de poule, assez semblable d'aspect à une pomme de terre, et il devait peser au moins trois cents grammes.

« Un diamant !... Un diamant artificiel ! répétait à mi-voix Cyprien stupéfait. J'ai donc trouvé la solution du problème de cette fabrication, en dépit de l'accident arrivé au tube !... Je suis donc riche !... Alice, ma chère Alice est à moi ! »

Puis, se reprenant à ne rien croire de ce qu'il voyait :

« Mais c'est impossible !... C'est une illusion, un mirage ! répétait-il sous la morsure du doute. Ah ! je saurai bientôt à quoi m'en tenir ! »

Et, sans même prendre le temps de mettre son chapeau, éperdu, fou de joie, comme le fut Archimède, au sortir du bain dans lequel il était plongé, lorsqu'il découvrit son fameux principe, voilà Cyprien qui descend tout d'une traite le chemin de la ferme et tombe, à la façon d'un obus, chez Jacobus Vandergaart.

Il trouva le vieux lapidaire occupé à examiner des pierres que Nathan, le courtier en diamants, venait de lui donner à tailler.

« Ah ! monsieur Nathan, vous êtes là fort à point ! s'écria Cyprien. Voyez !... et vous aussi, monsieur Vandergaart, voyez ce que je vous apporte, et dites-moi ce que c'est ! »

Il avait posé son caillou sur la table et s'était croisé les bras.

Nathan, le premier, prit ce caillou, pâlit de surprise, et, les yeux écarquillés, la bouche béante, il le passa à Jacobus Vandergaart. Celui-ci, après avoir élevé l'objet devant ses yeux, sous la lumière de la fenêtre, le considéra à son tour par-dessus ses besicles. Puis, il le remit sur la table, et regardant Cyprien :

« Cela, c'est le plus gros diamant qu'il y ait au monde, dit-il tranquillement.

— Oui !... le plus gros ! répéta Nathan. Trois ou quatre fois gros comme le *Koh-i-noor*, la « montagne de lumière, » l'orgueil du Trésor royal d'Angleterre, qui pèse cent soixante-dix-neuf carats !

— Deux ou trois fois gros comme le *Grand Mogol*, la plus grosse pierre connue, qui pèse deux cent quatre-vingts carats ! reprit le vieux lapidaire.

— Quatre ou cinq fois comme le diamant du Czar, qui pèse cent quatre-vingt-treize carats ! riposta Nathan, de plus en plus stupéfait.

— Sept ou huit fois comme le *Régent*, qui pèse cent trente-six carats ! reprit Jacobus Vandergaart.

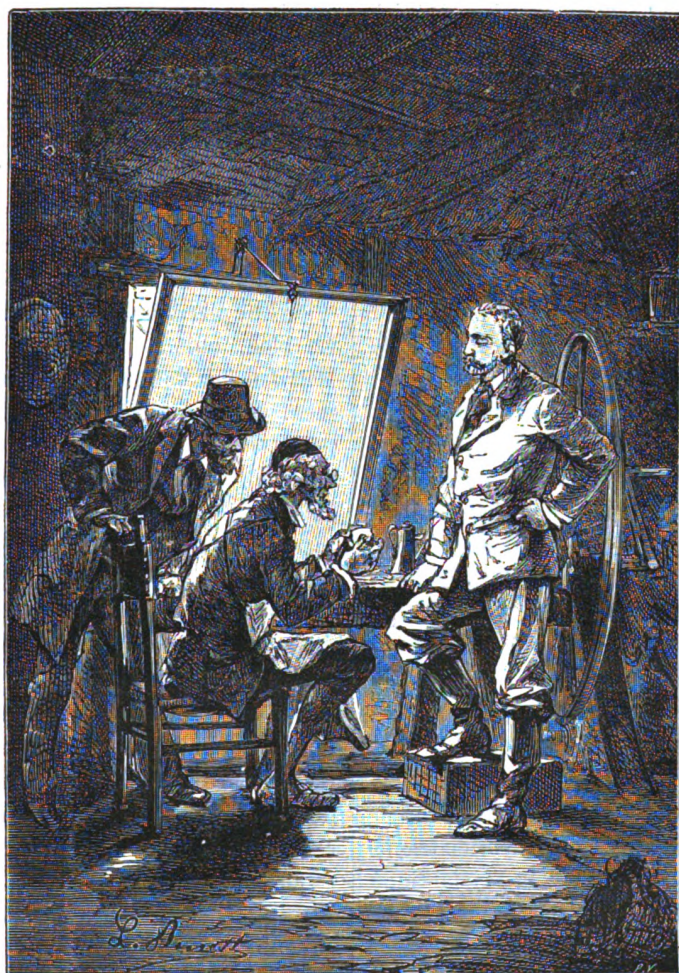
— Vingt ou trente fois comme le diamant de Dresde, qui n'en pèse que trente et un ! » s'écria Nathan.

Et il ajouta :

« J'estime qu'après la taille, celui-ci pèsera encore au moins quatre cents carats ! Mais comment oserait-on même risquer une évaluation pour une pierre pareille ! Cela échappe à tout calcul !

— Pourquoi pas ? répondit Jacobus Vandergaart, qui était resté le plus calme des deux. Le *Koh-i-noor* est estimé trente millions de francs, le *Grand Mogol* douze millions, le diamant du Czar huit millions, le *Régent* six millions !... Eh bien, celui-ci doit certainement en valoir une centaine au bas mot !

— Eh ! tout dépend de sa couleur et de sa qualité ! répliqua Nathan, qui com-



mençait à reprendre ses sens et jugeait peut-être utile de poser des jalons pour l'avenir, en vue d'un marché possible. S'il est incolore et de première eau, la valeur en sera inestimable ! Mais s'il est jaune, comme la plupart de nos diamants du Griqualand, cette valeur sera infiniment moins élevée !... Je ne sais pourtant si je ne préférerais encore, pour une pierre de cette dimension, une belle teinte de bleu de saphir, comme celle du diamant de Hope, ou rose, comme celle du *Grand Mogol*, ou même vert émeraude, comme celle du diamant de Dresde !

— Mais non !... mais non ! s'écria le

vieux lapidaire avec feu. Je suis, moi, pour les diamants incolores ! Parlez-moi du *Koh-i-noor* ou du *Régent* ! Voilà de véritables gemmes !... Auprès d'elles, les autres ne sont que des pierres de fantaisie ! »

Cyprien n'écoutait déjà plus.

« Messieurs, vous m'excuserez, dit-il précipitamment, mais je suis obligé de vous quitter à l'instant ! »

Et, après avoir repris son précieux caillou, il remonta, toujours courant, le chemin de la ferme.

Sans même songer à frapper, il ouvrit la porte du parloir, se trouva en pré-

sence d'Alice, et, avant d'avoir réfléchi à l'emportement de sa conduite, il l'avait prise dans ses bras, embrassée sur les deux joues.

« Eh bien ! qu'est ceci ? » s'écria Mr. Watkins, scandalisé de ces démonstrations inattendues.

Il était assis à la table, en face d'Annibal Pantalacci, en train de faire avec ce mauvais farceur une partie de piquet.

« Miss Watkins, excusez-moi ! balbutia Cyprien, tout surpris de sa propre audace, mais rayonnant de joie. Je suis trop heureux !... Je suis fou de bonheur !... Regardez !... Voilà ce que je vous apporte ! »

Et il jeta, plutôt qu'il ne déposa son diamant sur la table entre les deux joueurs.

De même que Nathan et Jacobus Vandergaart, ceux-ci comprirent tout de suite de quoi il s'agissait. Mr. Watkins, qui n'avait encore attaqué que très modérément sa ration quotidienne de gin, était dans un état suffisamment lucide.

« Vous avez trouvé cela... vous-même... dans votre claim ? s'écria-t-il vivement.

— Trouvé cela ? répondit Cyprien triomphant. J'ai fait mieux !... Je l'ai fabriqué moi-même de toutes pièces !... Ah ! monsieur Watkins, la chimie a du bon, après tout ! »

Et il riait, et il serrait dans ses mains les doigts fins d'Alice, qui, toute surprise de ces démonstrations passionnées, mais enchantée du bonheur de son ami, souriait doucement.

« C'est pourtant à vous que je dois cette découverte, mademoiselle Alice ! reprit Cyprien. Qui m'a conseillé de me remettre à la chimie ? Qui a exigé que je cherche la fabrication du diamant artificiel, sinon votre charmante, votre adorable fille, monsieur Watkins ?... Oh ! je puis lui rendre hommage, comme les anciens preux à leur dame, et proclamer qu'à elle revient tout le mérite de l'invention !... Y

aurais-je jamais songé sans elle ! »

Mr. Watkins et Annibal Pantalacci regardaient le diamant, puis se regardaient l'un l'autre, en secouant la tête. Ils étaient littéralement plongés dans le plus complet ahurissement.

« Vous dites que vous avez fabriqué ça... vous-même ? reprit John Watkins. C'est donc une pierre fausse ?

— Une pierre fausse ?... s'écria Cyprien. Eh bien, oui !... une pierre fausse !... Mais Jacobus Vandergaart et Nathan l'estiment cinquante millions au bas mot, et peut-être cent ! Si ce n'est qu'un diamant artificiel, obtenu par un procédé dont je suis l'inventeur, il n'est pas moins parfaitement authentique ! Vous voyez que rien n'y manque... pas même sa gangue !

— Et vous vous chargez de faire d'autres diamants semblables ? demanda John Watkins en insistant.

— Si je m'en charge, monsieur Watkins, mais évidemment ! Je vous en ferai à la pelle, des diamants !... Je vous en ferai de dix fois, de cent fois plus gros que celui-ci, si vous le désirez !... Je vous en ferai en nombre assez grand pour paver votre terrasse, pour macadamiser les chemins du Griqualand, si le cœur vous en dit !... Il n'y a que le premier pas qui coûte, et, la première pierre une fois obtenue, le reste n'est qu'un détail, une simple affaire de dispositions techniques à régler !

— Mais s'il en est ainsi, reprit le fermier, devenu blême, ce sera la ruine pour les propriétaires de mines, pour moi, pour tout le pays du Griqualand !

— Évidemment ! s'écria Cyprien. Quel intérêt voulez-vous qu'on trouve encore à fouiller la terre pour y chercher de petits diamants presque sans valeur, du moment où il sera aussi aisé d'en fabriquer industriellement de toutes dimensions que de faire des pains de quatre livres !

— Mais, c'est monstrueux!... répliqua John Watkins. C'est une infamie!... C'est une abomination!... Si ce que vous dites est fondé, si réellement vous possédez ce secret... »

Il s'arrêta, suffoqué.

« Vous voyez, dit froidement Cyprien, je ne parle pas en l'air, puisque je vous ai apporté mon premier produit!... Et je pense qu'il est d'assez belle taille pour vous convaincre!

— Eh bien! répondit enfin Mr. Watkins, qui avait fini par reprendre haleine, si c'est vrai... on devrait vous fusiller à l'instant même, dans la grande rue du camp, monsieur Méré!... Voilà mon opinion!

— Et c'est aussi la mienne! » crut devoir ajouter Annibal Pantalacci avec un geste de menaces.

Miss Watkins s'était levée, toute pâle.

« Me fusiller parce que j'ai résolu un problème de chimie, posé depuis cinquante ans? répondit le jeune ingénieur en haussant les épaules. En vérité, ce serait un peu vif!

— Il n'y a pas de quoi rire, monsieur! répliqua le fermier furieux. Avez-vous pensé aux conséquences de ce que vous appelez votre découverte... à tout le travail des mines arrêté... au Griqualand dépossédé de sa plus glorieuse industrie... à moi qui vous parle, réduit à la mendicité?

— Ma foi, je vous avoue que je n'ai guère réfléchi à tout cela! répondit très franchement Cyprien. Cesont là des conséquences inévitables du progrès industriel, et la science pure n'a pas à s'en inquiéter!... Au surplus, pour vous personnellement, monsieur Watkins, soyez sans crainte! Ce qui est à moi est à vous, et vous savez bien pour quel motif j'ai été porté à diriger mes recherches dans cette voie! »

John Watkins vit tout d'un coup le parti

qu'il y avait à tirer de la découverte du jeune ingénieur, et, quoi qu'en pût penser le Napolitain, il n'hésita pas, comme on dit, à changer son fusil d'épaule.

« Après tout, reprit-il, il se peut que vous ayez raison, et vous parlez en brave garçon que vous êtes, monsieur Méré! Oui!... réflexion faite, je compte bien qu'il y aura moyen de s'entendre! Pourquoi feriez-vous une quantité excessive de diamants? Ce serait le plus sûr moyen d'avilir votre découverte! Ne serait-il pas plus sage d'en garder le secret avec soin, d'en user avec modération, de fabriquer seulement une ou deux pierres pareilles à celle-ci, par exemple, ou même de vous en tenir à ce premier succès, puisqu'il vous assure du coup un capital considérable et fait de vous l'homme le plus riche du pays?... De la sorte, tout le monde sera content, les choses continueront à marcher comme par le passé, et vous ne serez pas venu vous mettre à la traverse d'intérêts respectables! »

C'était là un nouvel aspect de la question, auquel Cyprien n'avait pas encore songé. Mais le dilemme se posait subitement, devant ses yeux, dans sa rigueur impitoyable : ou bien garder pour lui le secret de sa découverte, le laisser ignorer au monde et en abuser pour s'enrichir, ou bien, comme le disait avec raison John Watkins, avilir du même coup tous les diamants naturels et artificiels, et, par conséquent, renoncer à la fortune, pour arriver... à quoi?... à ruiner tous les mineurs du Griqualand, du Brésil et de l'Inde!

Placé dans cette alternative, Cyprien hésita peut-être, mais ce ne fut qu'un instant. Et pourtant, il comprenait que choisir le parti de la sincérité, de l'honneur, de la fidélité à la science, c'était renoncer sans retour à l'espoir même qui avait été le principal mobile de sa découverte!

La douleur était pour lui aussi amère, aussi poignante qu'elle était inattendue, puisqu'il retombait subitement du haut d'un si beau rêve!

« Monsieur Watkins, dit-il gravement, si je gardais pour moi le secret de ma découverte, je ne serais plus qu'un faussaire! Je vendrais à faux poids et je tromperais le public sur la qualité de la marchandise! Les résultats obtenus par un savant ne lui appartiennent pas en propre! Ils font partie du patrimoine de tous! En réserver pour soi, dans un intérêt égoïste et personnel, la moindre parcelle, ce serait se rendre coupable de l'acte le plus vil qu'un homme puisse commettre! Je ne le ferai pas!... Non!... Je n'attendrai pas une semaine, pas un jour,

pour mettre dans le domaine public la formule que le hasard, aidé d'un peu de réflexion, a fait tomber en mes mains! Ma seule restriction sera, comme il est juste et convenable, de l'offrir, cette formule, d'abord à ma patrie, à la France qui m'a mis en état de la servir!... Dès demain, j'adresserai à l'Académie des sciences le secret de mon procédé! Adieu, monsieur, je vous dois d'avoir aperçu nettement un devoir auquel je ne songeais pas!... Miss Watkins, j'avais fait un beau rêve!... Il faut y renoncer, hélas! »

Avant que la jeune fille eût pu faire un mouvement vers lui, Cyprien avait repris son diamant, puis, saluant miss Watkins et son père, il sortit.

(La suite prochainement.) JULES VERNE.

TRAVAILLEURS ET MALFAITEURS MICROSCOPIQUES

LES FERMENTS

CHAPITRE II

FERMENTS SOLUBLES OU DIASTASES — PLANTES CARNIVORES

LE BLÉ

Tous les ferments cellulaires, tels que le microbe dont nous venons de parler, sont désignés sous le nom de *ferments figurés*, parce qu'ils ont une forme spéciale, si élémentaire qu'elle soit. Mais tous ne se comportent pas de même, car tous n'ont pas à leur disposition des matières premières de même valeur chimique. Les uns, comme le *Saccharomyces ellipsoïdes*, notre fabricant de vin, semblent réaliser la fermentation simplement, et par leur intervention immédiate. Le sucre de raisin se prête facilement à leur travail. Les autres sont impuissants à décomposer directement certains corps auxquels ils empruntent leur aliment; ils les attaquent à l'aide de substances plus ou

moins liquides qu'ils sécrètent et auxquelles on a donné le nom de *ferments solubles* ou *diastases*.

Tantôt ces diastases accomplissent toutes seules les fermentations, tantôt elles agissent seulement pour changer les corps fermentescibles en des produits nouveaux sur lesquels le microbe opère à son tour.

D'autre part, il n'y a pas de diastases que celles des ferments figurés. Certaines sont sécrétées soit par des glandes, soit par les cellules mêmes de divers tissus animaux ou végétaux. La plus anciennement connue est celle qu'on rencontre dans les graines des céréales, dans les tubercules de la pomme de terre et en

général dans tous les végétaux où il y a de l'amidon. C'est elle qui, sous l'influence de circonstances favorables : chaleur, humidité, etc., effectue la transformation de cet amidon; elle en fait du sucre. — Le phénomène correspond aux premiers mouvements de vie de la plante. — Substance amorphe, blanchâtre, elle est soluble dans l'eau et insoluble dans l'alcool; on l'appelle la *diastase proprement dite*; elle peut être considérée comme le type de toutes les autres. Dans les cellules des céréales, elle prend plus particulièrement le nom de *céréaline*.

Un grain de blé (fig. 18) se compose d'une écorce, d'une amande nommée



Fig. 18.

Coupe verticale d'un grain de blé.

*cotylédon*¹ et d'un *embryon*, jeune plante enfermée dans la graine, comme est dans l'œuf l'oiseau que sa mère couve. Après les semailles, lorsque le moment de la germination est arrivé, l'embryon se développe, devient petite plante et grandit. En même temps, le cotylédon, qui joue ici le rôle du blanc de l'œuf, véritable mamelle qui trouve et puise dans sa propre substance les matériaux de ses précieuses sécrétions, s'amollit, se gonfle, puis bientôt diminue, se résorbe et disparaît. Sous l'action de la *céréaline* et de diverses autres diastases, ses éléments

se sont dissous et transformés en une matière liquide, fluide, sucrée, en une sorte de lait qui sert à l'alimentation du jeune blé, pendant les premiers jours de son existence, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à l'âge où les plantes savent prendre elles-mêmes leur nourriture dans la terre et dans l'air.

Pour les tubercules, le phénomène est le même.

Beaucoup de plantes ont des cellules qui sécrètent des huiles, des gommés, des sucres laiteux, de doux nectars; un petit nombre se font des réserves de ces substances. Mais celles-ci ne sont pas propres à être utilisées directement pour la nutrition des végétaux qui les recèlent. Elles ont, pour cela, besoin d'être modifiées dans leur constitution chimique. Le moment de s'en servir étant venu, des diastases les dissolvent, les transforment, et en préparent l'assimilation.

Ainsi, la betterave, pour croître et se développer, accumule dans son énorme racine, et sous forme de sucre, une quantité considérable de carbone, d'hydrogène et d'oxygène. Mais ce sucre, tel qu'il se trouve là, ne peut servir d'aliment à la plante. Il a besoin d'une préparation spéciale; il faut que chacune de ses molécules soit intimement unie à une molécule d'eau. C'est alors qu'une diastase, l'*invertine*, intervient, et avant qu'il ne monte dans les tiges et dans les feuilles, pour y concourir à la formation de tissus nouveaux, il est changé en un composé assimilable appelé *sucre interverti*.

Des phénomènes de même ordre s'observent dans toutes les plantes. Des substances diverses, produites sous l'influence de diastases, émigrent des racines et des bulbes, pour se transporter dans les tiges, les feuilles et les fleurs. La maturation des fruits elle-même résulte d'une série de transformations analogues.

1. Mot qui vient du grec et qui signifie *écuelle*.

Quelques-unes seulement de ces diastases nous sont connues. L'une d'elles, la *saponine*, dissout les matières grasses emmagasinées dans les graines oléagineuses. On la rencontre surtout dans l'écorce de Quillaia (écorce de panama), ainsi que dans les racines, les tiges et les feuilles de la Saponaire. Elle forme avec l'eau un liquide savonneux qu'on emploie pour le dégraissage des étoffes.

L'*émulsine*, autre diastase, préside à la production de l'essence d'amande et de l'acide prussique, dans les amandes amères et les feuilles de laurier. Nous devons à ce ferment le plus terrible des poisons et l'essence agréable que les parfumeurs extraient des fruits de l'aman-dier.

Lorsqu'on mélange de la farine de moutarde avec de l'eau, c'est encore une diastase, la *myrosine*, qui en dégage l'huile essentielle dont l'odeur est si forte et si caractéristique.

Ce serait une diastase qui, s'échappant des poils glanduleux des orties, et pénétrant sous l'épiderme de la main qui les a effleurées, produit la douleur.

Les venins des serpents, des tarentules, des scorpions, des guêpes, des cousins, sont également considérés par quelques-uns comme des ferments solubles.

Une diastase, la *pepsine*, dissout les substances albuminoïdes. C'est elle, pense-t-on, qui, dans certains végétaux, liquéfie et rend assimilables les aliments d'origine animale que ceux-ci absorbent parfois. Car, s'il faut en croire de savants *on-dit*, il y aurait de bien méchantes petites plantes dans le monde; quelques-unes cacheraient, sous d'innocentes et gracieuses apparences, des mœurs fort cruelles. Elles portent un nom affreux; on les appelle *carnivores*. Pour l'honneur et la bonne réputation des végétaux, elles sont rares, hâtons-nous de le dire.

D'ailleurs nous aimons à penser que le dernier mot n'est pas écrit sur elles, que la constatation de leurs instincts pervers n'est pas définitive. Il faut cependant qu'il y ait quelque chose de vrai en tout ceci, et, si les habitudes qui leur sont attribuées ne sont pas aussi générales que quelques-uns l'ont prétendu, il y a certainement des actes qui légitiment le bruit qu'on a répandu. Quoi qu'il en soit, les auteurs les plus accrédités ont donné sur leurs procédés les détails les plus précis. A les en croire, ces plantes sont terribles. Tout en elles est embûche et piège. Malheur à l'insecte qui s'y pose, il est condamné à mort! Elles le mangeront.

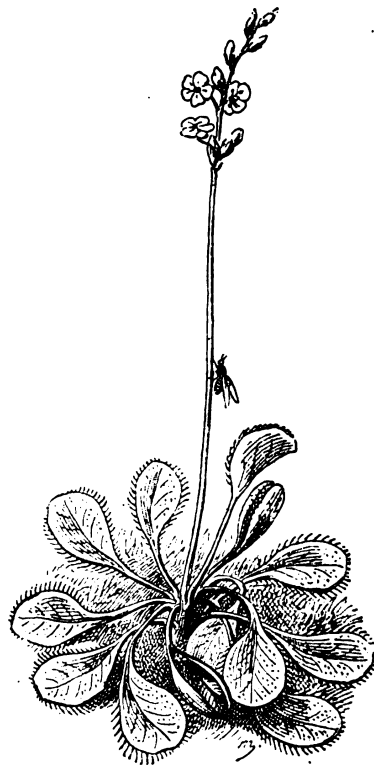


Fig. 19. — Rossolie ou Drosera.

Les espèces n'en sont pas nombreuses; la plupart sont originaires de l'Amérique

du Nord. Nous en possédons quelques-unes.

Il y a, sous l'herbe de nos bois, une fleurette blanche à l'air innocent, la *Rossolie* ou Rosée du soleil¹ (fig. 19). L'enfant qui cueille les boutons d'or et les pâquerettes ne la remarque pas. Pourtant elle n'est pas vulgaire. Des poils colorés bordent ses feuilles disposées en rosettes; à leurs sommets des glandes limpides étincellent de la lumière qu'elles décomposent; on les prendrait pour des gouttelettes de rosée que le soleil n'a point voulu boire, d'où le joli nom donné à la plante.

Eh bien, de graves soupçons planent sur la pauvrete, et le témoignage de Darwin lui-même s'élève contre elle. L'acte d'accusation est formel: Elle cache dans ses glandes un corrosif, une *pepsine*. Lorsqu'un insecte, en quête d'une goutte de nectar, s'en approche, et sans méfiance se pose sur elle, il ne tarde pas à être victime de son inexpérience; les poils irrités se renversent en se croisant sur lui comme les bras gluants d'une pieuvre; la feuille elle-même se referme, et les brillantes gouttelettes, ruisselant à l'intérieur, le prisonnier est bientôt réduit en bouillie, absorbé, digéré. C'est horrible!

Heureusement pour la *Rossolie*, il y a encore de par le monde des redresseurs de torts, de galants chevaliers. Elle a trouvé un avocat. M. Musset a présenté sa défense devant l'Académie des sciences. Il a rédigé un mémoire justificatif. Il affirme avoir observé, pendant trois ans, les faits et gestes de la petite plante; il l'a vue en liberté sur la montagne; il l'a étudiée dans son laboratoire, et jamais il n'a pu la surprendre en flagrant délit. Même elle serait *végétarienne*, car le défenseur a quelquefois aperçu sur ses

1. Appelée encore *Drosera rotundifolia*.

feuilles des fragments de sphaignes et de polytrics. Espérons que si l'innocence de l'accusée est définitivement reconnue, celle-ci sera hautement réhabilitée.

Mais voici de véritables carnivores.

La *Dionée attrape-mouches* (*Dionæa Muscipula*) (fig. 20), qui croît dans les marécages de

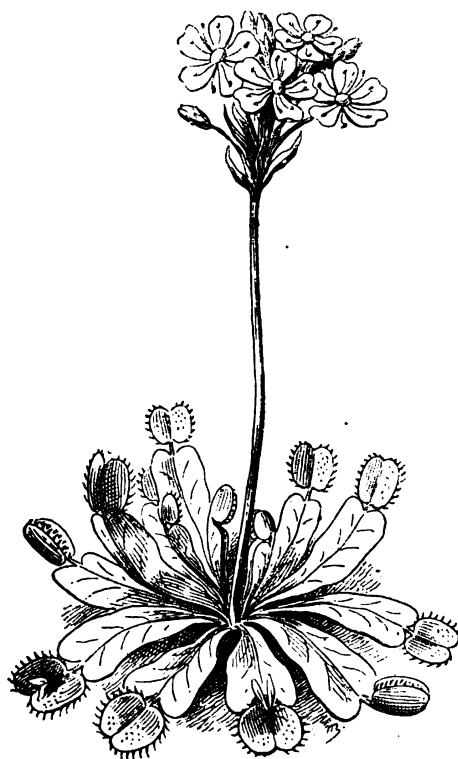


Fig. 20. — *Dionæa Muscipula*.

l'Amérique du Nord, a ses feuilles bordées aussi de cils glanduleux, et divisées en deux lobes demi-ovales, semblables aux coquilles du mollusque auquel on a donné le nom de Vénus. Qu'un insecte s'approche, tenté par le suc des glandes, les deux lobes de la feuille s'appliquent l'un sur l'autre, les cils se croisent et l'imprudent est capturé comme dans une souricière. Plus il se meut, se débat, plus sa prison se resserre. Il ne tarde pas à mourir sous cette affreuse étreinte; puis, peu à peu,

dissous par la liqueur diastasique, il est assimilé par la plante qui s'en forme de nouveaux tissus.

L'*Aldravandia vesiculosa* (fig. 21) semble être une dionée aquatique en miniature.



Fig. 21. — *Aldravandia vesiculosa*.

Les feuilles sont translucides, tant le tissu en est délicat; munies de petites ampoules, elles flottent à la surface de l'eau, et s'ouvrent ainsi que les valves d'une moule vivante; au moindre contact des petits crustacés, des larves que le courant apporte ou qu'une brise légère fait échouer sur elles, elles se referment, et la petite carnivore a saisi sa proie.

Qui ne connaît, pour les avoir vues dans nos expositions d'horticulture, les *Nepenthes* (fig. 22) de l'Inde et de Madagascar? Ces plantes si élégantes sont d'insatiables insectivores; ce sont des sirènes qui ne fuient point; l'abîme est en elles. Malheur à la pauvre bestiole qui se laisse tenter. Une outre élégante se balance à l'extrémité de chaque feuille. Un petit couvercle à charnière l'ouvre et la ferme tour à tour. Au fond, souvent, on peut voir un liquide transparent: c'est l'eau de la rosée ou le nectar de quelque glande. Un insecte vole-t-il sur les bords de la coupe pour s'y désaltérer, s'avance-t-il pour boire dans le vase une liqueur

précieuse, tout à coup le couvercle de l'urne derrière lui s'abaisse; il est dans un gouffre d'où nul ne le verra plus jamais sortir.

Bien petit est le *Cephalotus follicularis* (fig. 23). Ses outres sont non moins perfides, et nombreuses sont ses hécatombes.

Les *Sarracénites* de l'Amérique du Nord (fig. 24 et 25), qui s'acclimatent si bien sur notre sol, forment, de leurs feuilles enroulées et garnies de poils, de longs cornets; on dirait de somptueux abris d'émeraude construits pour les mouches d'or. Beaucoup y viennent, hélas! Il le faut bien, s'il est vrai que leur mort soit utile à la plante. Le superbe palais est un tombeau où elles sont accourues follement s'ensevelir. A peine l'une d'elles a-t-elle pénétré sous les fraîches tentures, que de toutes parts des piques, des glaives se soulèvent. La fuite est impossible. Elle ne volera plus aux rayons du soleil, la belle mouche, elle a bu son dernier nectar.

Le *Carica papaya*, des contrées tropicales, sécrète également une diastase qui désagrège les fibres musculaires. Depuis longtemps, le docteur Holder a signalé les propriétés du suc laiteux contenu dans le fruit de cet arbre. Les habitants des pays où on le cultive prétendent que les exhalaisons mêmes exercent une action dissolvante, et ils suspendent aux branches les viandes qu'ils veulent attendrir.

Ce mode d'alimentation, quelque accidentel qu'il soit chez ces végétaux mêmes, mérite de fixer l'attention. Ne révèle-t-il pas une analogie de plus entre les deux branches du règne organisé? Les plantes carnivores doivent à une diastase la possibilité de s'assimiler des substances animales. De même dans notre propre corps, des diastases sont sécrétées par des milliers de glandes simples ou agglomérées qui tapissent les parois internes de nos



Fig. 22. — Népenthes.

organes de la digestion. Elles appartiennent à différentes sécrétions de cet appareil, telles que la salive, le suc gastrique, etc. Les unes dédoublent l'amidon¹, d'autres intervertissent le sucre², d'autres s'attaquent aux substances albuminoïdes, etc., et nos aliments, rendus assimilables, peuvent ainsi peu à peu devenir partie intégrante de nous-mêmes. Quelques animaux inférieurs, tels que les *Amibes*, n'ont

ni bouche ni estomac, ni intestin, ni glandes, pas la moindre trace d'appareil diges-

Fig. 23. — *Cephalotus follicularis*.

1. C'est-à-dire le transforment en sucre et en une substance mucilagineuse appelée dextrine.

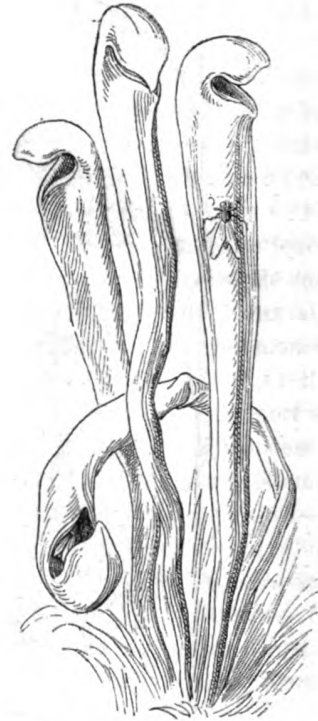
2. Elles rendent le sucre assimilable, en modifiant sa composition chimique.

tif; néanmoins ils absorbent diverses substances et se les assimilent. Chez

Fig. 24. — *Sarracenia Variolaris*.

ceux-ci, les aliments rencontrent la diastase dans les cellules mêmes qui composent leur corps.

On voit quel est le rôle considérable des diastases. Chez les végétaux, elles opèrent une véritable digestion, puisqu'elles rendent assimilables des composés qui ne peuvent être utilisés directement pour la nutrition de la plante. De la substance d'autres êtres, elles forment la substance dont se compose chaque animal. Bien plus, d'après de récentes observations, les appareils de notre organisme n'auraient pas le monopole absolu de nos fonctions digestives ; des microbes s'introduiraient en nous avec nos aliments, et ils sécrèteraient des diastases qui, elles aussi, exerceraient leur action.

Fig. 25. — *Sarracenia Flavia*.

Les diastases sont donc les agents directs de notre digestion. Elles sont aussi l'instrument principal des actes vitaux à la surface du globe ; elles concourent à des phénomènes qui n'intéressent point seulement chaque individu, mais qui gouvernent les grands mouvements de transformation de la matière à travers les trois règnes.

L'industrie humaine, qui s'empare de tout dans la nature, qui dérobe à l'abeille son miel, au ver à soie son riche cocon, emprunte à la plante ses réserves, huiles, résines, gommes, sucs laiteux, sucre, amidon, etc. Elle utilise les unes directement ; les autres sont transformées en divers produits fermentés tels que la bière, le pain, etc. Pour la fabrication de

ces derniers, la diastase végétale est de la plus grande importance. En effet, il n'y a pas de bière sans alcool, ni de pain sans acide carbonique. Or, ces deux substances, nées de la fermentation alcoolique, ne peuvent se développer, sous l'influence des *ferments figurés*, qu'aux dépens du sucre, et c'est la diastase contenue dans les cellules végétales qui, par une première opération, transforme les éléments des graines d'orge, de seigle, de froment, etc., et obtient le sucre indispensable.

Ainsi l'homme ne confie pas à la terre tout le produit de ses moissons; la plus grande partie, chaque année, est consommée pour son usage. Dans ce but, la jeune graine, arrêtée dans son essor et livrée à des manipulations industrielles, devient la base de substances alimentaires; le brasseur en utilise une partie; l'autre est destinée au boulanger. Celle-ci est portée au moulin; là elle est broyée, triturée; ses éléments sont habilement dissociés; l'écorce devient du son, et l'amande de la farine. Cette farine, si blanche à l'œil, si douce au toucher, si fine, si ténue, se compose elle-même de deux substances : l'*amidon* et le *gluten*. On peut facilement les séparer l'une de l'autre. En effet, lorsqu'on pétrir un peu de farine, de manière à en former une pâte, et qu'on l'expose sous un mince filet d'eau, le liquide entraîne l'amidon et lui donne une apparence laiteuse, blanchâtre. C'est ce même amidon que les repasseuses emploient pour empeser notre linge et dont nos pères poudraient jadis leurs perruques. Il est, dans la

fabrication du pain et de la bière, l'élément dont la diastase s'empare pour faire le sucre. Après le passage de l'eau, il reste une substance élastique, visqueuse, d'un blanc grisâtre, et qui est le *gluten*. Celui-ci, essentiellement azoté, constitue la partie nutritive des farines.

Qu'on laisse germer une graine de blé, d'orge ou de toute autre céréale; qu'on abandonne à elle-même une pâte faite de farine et d'eau, l'amidon disparaît peu à peu, il devient du sucre sous l'influence de la diastase.

On comprend dès lors que la graine et la pâte sucrée puissent, comme le moût du raisin, tenter les *Saccharomyces* et subir la fermentation alcoolique.

C'est grâce à ces deux sortes de fermentations, l'une opérée par une *diastase* qui transforme l'amidon en sucre, l'autre due à un *ferment figuré* qui fait avec ce sucre de l'acide carbonique et de l'alcool, que l'on obtient la bière, le pain et les alcools de grains. Nous étudierons ces divers produits dans les chapitres suivants.

Une grande analogie existe, on le voit, entre l'action des *ferments figurés* et celle des *ferments solubles*. Les uns et les autres agissent en très petites quantités sur des masses considérables. Mais, tandis que les premiers, végétaux cellulaires, se nourrissent et se multiplient dans les substances qu'ils décomposent, les diastases, simples sécrétions, s'épuisent à mesure qu'elles opèrent des transformations autour d'elles.

I.-ARISTIDE REY.





LA FIN DU MONDE

COMÉDIE EN UN ACTE

PERSONNAGES

GEORGES.
CONSTANCE.LOLOTTE.
DODO.JEAN.
UN FACTEUR. — (Un chien.)

J'attends la fin du monde
.....
J'ai voulu mourir à la maison.
JEAN AICARD.

Une chambre d'étude, porte au fond, fenêtre à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

GEORGES, CONSTANCE, LOLOTTE, DODO,
puis JEAN.

(Georges étudie près de la fenêtre, le chien est à ses pieds, Lolotte ajuste sa poupée, Dodo est devant Constance qui tient une boîte de chocolats.)

DODO. — Constance, encore un shocolat !

CONSTANCE. — Non, Dodo, c'est assez.

DODO (suppliant). — Ze t'en prie !

CONSTANCE. — Non, tu en as déjà eu je ne sais combien.

DODO (se révoltant). — Mais les shocolats sont à Dodo ; marraine les a donnés à Dodo.

CONSTANCE. — Pas pour les manger tous à la fois et se faire mal.

(Elle va mettre la boîte sur une console élevée, Dodo reste un moment à faire la moue.)

DODO. — Puisque c'est comme ça, viens zouer, Fido. (Il emmène le chien au fond de la chambre.) Tu vas faire le beau tout de suite, tout de suite.

GEORGES, récitant.

« La mort ne surprend point le sage,
« Il est toujours prêt à partir,
« S'étant su lui-même avertir....

Avertir... avertir... » Jamais je n'ai vu une fable si difficile. (Il pose son livre et se met à tambouriner contre les vitres.) Eh ! voilà Jean. (Il ouvre la fenêtre.) Bonjour, Jeannot ; entre donc, nous jouerons un peu.

JEAN (entrant). — Jouer ? Oh ! monsieur Georges, est-ce que vous auriez bien le cœur de jouer un jour comme celui-ci ?

GEORGES. — Tiens ! n'est-ce pas jeudi ?

JEAN. — Après ça voilà... quand on n'a rien fait de mal, on peut mourir tranquille, mais moi...

GEORGES (*vivement*). — Tu vas mourir ?

JEAN. — Bien sûr, comme vous tous.

CONSTANCE (*se levant*). — Comment, nous tous ?

JEAN. — Dame, puisque c'est la fin du monde.

GEORGES ET CONSTANCE. — La fin du monde ?



LOLOTTE (*quittant son jeu*). — La fin du monde ?

JEAN. — Est-ce que vous ne le savez pas ?

TOUS. — Non, pas du tout.

JEAN. — C'est drôle. Tout le monde le sait dans le pays. (*Avec embarras.*) Alors... faut vous dire, monsieur Georges... vous savez bien, votre toupie que vous aviez perdue... c'est moi qui l'ai trouvée... Alors, je voulais la garder...

GEORGES (*indigné*). — Comment, petit...

JEAN. — C'était mal, je sais bien, monsieur Georges, aussi je ne veux pas mourir avec cette action-là ; et puis, elle ne me servirait de rien, puisque c'est la fin du monde... (*Soupirant.*) Alors la voilà, monsieur Georges. (*Il lui donne la toupie.*) Faut me pardonner.

GEORGES. — Oui, mais explique-nous un peu...

JEAN. — J'ai pas le temps, monsieur Georges, faut que j'aïlle encore chez Pierre, tout à l'autre bout du village, parce qu'il avait aussi perdu son couteau... Alors je ne veux pas mourir avec ce couteau sur la conscience. (*Il s'en va.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, moins JEAN.

GEORGES (*atterré*). — La fin du monde, et nous n'en savions rien !

CONSTANCE. — Il faut que j'aïlle à l'office m'informer. (*Elle sort.*)

SCÈNE III

GEORGES, LOLOTTE, DODO.

GEORGES (*à part*). — C'est que ça ne m'irait pas du tout cette fin du monde ; papa qui m'a promis de m'emmener en Suisse aux vacances.

DODO (*inquiet*). — Qu'est-ce que c'est, Lolotte, la fin du monde ?

LOLOTTE. — Je ne sais pas, mais je crois que c'est terrible.

DODO. — Qu'est-ce que c'est, dis, Georges ?

GEORGES. — C'est... C'est que... tout le monde meurt, voilà.

DODO. — Ça fait mal, dis ?

GEORGES. — Bien sûr.

DODO (*pleurant*). — Dodo pas mourir ! pas mourir ! Fido non plus.

LOLOTTE (*l'embrassant*). — Ne pleure pas, mon Dodo.

GEORGES. — Eh non, ne pleure pas, ça n'est peut-être pas vrai ce qu'a dit Jean.

SCÈNE IV

LES MÊMES, CONSTANCE.

CONSTANCE (*qui a entendu les derniers mots*). — Si, si, c'est vrai, c'est bien vrai. J'ai demandé à Marie, à Catherine, à Étienne, ils ont dit que c'est vrai.

LOLOTTE ET DODO (*pleurant*). — Oh ! oh ! oh !

CONSTANCE. — Tout le monde en est instruit depuis longtemps ; il n'y a que nous qui ne savions rien.

GEORGES. — C'est un peu fort. Pourquoi ne nous a-t-on rien dit ?

CONSTANCE. — Parce que nos parents avaient défendu qu'on nous en parlât.

GEORGES. — Je vais demander à papa ce qu'il en est.

CONSTANCE. — Il est sorti en voiture avec maman.

GEORGES. — Sorti avec maman?... Si c'était la fin du monde, crois-tu que nos bons parents s'en seraient allés au lieu de rester avec nous ?

CONSTANCE. — Ils sont peut-être allés chez grand-père qui est tout seul.

GEORGES. — C'est juste ; alors ils reviendront bientôt et ils l'amèneront pour que nous mourions tous ensemble. (*Il retourne à la fenêtre.*) On a beau dire, ça n'a pas l'air d'un jour de fin du monde.

CONSTANCE. — Pourtant le ciel est bien noir.

LOLOTTE. — Oh ! oui, bien noir, bien noir.

GEORGES. — Eh ! il va faire un orage.

CONSTANCE (*tristement*). — A quoi sert, Georges, de s'illusionner, il va faire la fin du monde.

GEORGES. — Mais enfin, est-on sûr que c'est pour aujourd'hui ?

CONSTANCE. — C'est annoncé.

GEORGES. — Par qui ?

CONSTANCE. — Je ne sais pas, par les savants, je pense ; c'est bien triste.

GEORGES. — Oui, ma foi ! s'en aller en été quand il fait si bon vivre, et penser qu'on ne verra pas la vendange, qu'on ne mangera pas de raisins.

CONSTANCE. — C'est vrai, il vaudrait mieux que ce fût en hiver.

GEORGES (*vivement*). — Par exemple ! et le patinage ! et les promenades en traîneau !

CONSTANCE. — Et les bals d'enfants, c'est vrai, je n'y pensais pas !

GEORGES. — Et Noël et les étrennes.

LOLOTTE. — Oh oui ! les poupées ! les ménages !

GEORGES. — Les polichinelles, les beaux livres, les sabres, les bonbons.

DODO (*se léchant les lèvres*). — Oh ! les bonbons ! (*Il regarde d'un air expressif la console où Constance a mis la boîte.*)

GEORGES. — Non, non, pas la fin du monde en hiver.

DODO. — La fin du monde, jamais !

LOLOTTE (*doucement*). — Si le bon Dieu veut...

DODO. — Dodo veut pas.

GEORGES (*sérieusement*). — C'est un honneur pourtant de voir la fin du monde, mais je m'en passerais bien.

CONSTANCE. — Moi aussi.

LOLOTTE. — Moi aussi.

GEORGES. — Encore si ça arrivait un jour de leçon, mais un jeudi !... Tiens, par exemple, je ne vais pas apprendre ma fable pour demain, c'est toujours ça de gagné.

CONSTANCE. — Moi qui ai fait tous mes devoirs ce matin, si j'avais su...

LOLOTTE. — Comment ça se fera, dis Georges ?

GEORGES. — Quoi ?

LOLOTTE. — La fin du monde ?

GEORGES. — Je ne sais pas ; peut-être il y aura un tremblement de terre.

LOLOTTE (*joyeuse*). — Ça n'est pas terrible alors ; il y en a eu un l'autre année, je me rappelle bien.

DODO (*fièrement*). — Moi aussi je me rappelle.

LOLOTTE. — J'étais dans mon lit, ça faisait comme si on me berçait.

DODO. — Et puis encore ça faisait sonner toutes les sonnettes. Si c'est comme ça, c'est très zoli la fin du monde. (*Il saute de joie.*)

CONSTANCE. — Ne crois-tu pas, Georges, que ce sera plutôt un déluge ?

GEORGES. — Oui, peut-être.

LOLOTTE. — Alors on sera noyé ?

DODO. — Dodo pas peur ! Fido tiré Dodo de l'étang, Fido bien tirer Dodo du déluge. Pas Fido ? (*Il embrasse son chien.*)

CONSTANCE (*à la fenêtre*). — Oui, oui, ce sera un déluge ; le ciel est de plus en plus sombre.

LOLOTTE. — Un éclair ! (*Elle se bouche les oreilles.*)

GEORGES. — Et de grosses gouttes de pluie. Ça commence.

(*Pendant que Georges, Constance et Lolotte regardent la pluie, Dodo porte sans bruit une chaise devant la console, saisit la boîte, redescend vite et va dans un coin manger ses chocolats en grande hâte.*)

GEORGES. — Tiens, le facteur. (*Il l'appelle.*) Facteur ! est-ce vrai que c'est la fin du monde ?

LE FACTEUR (*s'approchant*). — Dame, monsieur, ils le disent ; moi je ne sais pas, on verra bien.

GEORGES. — Est-ce que vous portez vos lettres tout de même ?

LE FACTEUR. — Dame, oui, monsieur, faut faire son devoir jusqu'au bout. (*Il s'éloigne.*)

GEORGES. — Faire son devoir jusqu'au bout... A ce compte il faudrait que j'apprise ma fable. (*Il reprend son livre en faisant la grimace.*)

« La mort ne surprend point le sage... »

Eh bien ! non, étudier des fables un jour de fin du monde, c'est trop dur. (*Il jette son livre.*)

(*Grondement de tonnerre très rapproché, les enfants se précipitent au fond de la chambre, à l'exception de Georges.*)

CONSTANCE. — Georges ! Georges ! ferme la fenêtre ; maman le veut, tu sais.

GEORGES (*d'un air découragé*). — Dans

les orages ordinaires ! mais puisque c'est la fin du monde...

CONSTANCE. — Ça ne fait rien, ferme toujours.

LOLOTTE ET DODO. — Ferme ! ferme !

GEORGES (*Il obtient, puis reste un instant le front collé aux vitres*). — Il pleut à torrents, c'est bien un déluge.

CONSTANCE (*se rapprochant*). — Oui, oui, c'est un déluge.

GEORGES. — La place est déjà comme un lac.

CONSTANCE. — Et la pluie tombe toujours plus fort.

GEORGES. — C'est égal, il y a encore un bon moment avant que l'eau arrive jusqu'ici.

CONSTANCE. — Et puis nous monterons au grenier.

GEORGES. — Voilà Jean qui passe là-bas en courant.

CONSTANCE. — C'est un brave garçon, c'est très bien à lui de t'avoir rendu ta toupie.

GEORGES. — Ça aurait été encore mieux de ne pas avoir à la rendre.

CONSTANCE. — Bien sûr ; mais il a toujours réparé sa faute. (*Sérieusement*). Georges, si nous faisons comme lui ?

GEORGES (*indigné*). — Nous n'avons rien pris à personne, que je sache.

CONSTANCE. — Non, mais... nous avons fait d'autres choses... et d'abord, nous ne sommes pas toujours bons les uns pour les autres.

GEORGES (*vivement*). — Ça, c'est vrai, l'autre jour tu n'as pas voulu recoudre des boutons à mes gants.

CONSTANCE (*piquée*). — Ni toi m'aider à faire mon problème d'arithmétique.

LOLOTTE. — Georges a jeté une poupée par terre, exprès ; elle s'est cassé le nez.

DODO. — Et Lolotte a renversé mon shâteau de cartes qui était grand, grand, grand ; et puis encore elle m'a pincé. Et puis Zeorzes n'a pas voulu me dire une

histoire, et puis Constance m'a pris mes shooc... (*Il s'arrête prudemment*.)

LOLOTTE. — Et Dodo m'a mordue, lui.

GEORGES. — Et, si Fido pouvait parler, il dirait que monsieur Dodo ne fait que lui tirer les oreilles.

DODO (*consterné*). — C'est vrai. Pardon, Fido, je ne le ferai plus. (*Il se met à genoux devant le chien*.)

CONSTANCE. — Faisons comme Dodo, reconnaissons nos torts, nous en avons tous, et c'est la fin du monde.

GEORGES (*soupirant*). — C'est vrai, c'est la fin du monde.

CONSTANCE. — Eh bien, pardonnons-nous tous de bon cœur et embrassons-nous.

(*Les enfants s'embrassent avec effusion*.)

GEORGES (*s'essuyant les joues*). — Ce Dodo m'a tout barbouillé,

CONSTANCE. — Comment ça ? (*Elle examine Dodo et découvre la boîte qu'il cachait derrière lui*.) — Oh ! il a vidé toute la boîte de chocolats.

DODO. — Puisque c'est la fin du monde, Dodo voulait pas en laisser, bien sûr.

LOLOTTE. — Fi ! le gourmand !

GEORGES. — Fi ! l'égoïste ! qui mange tout seul.

DODO. — Dodo pas goïste, pas gourmand ! (*Il retire un chocolat de sa bouche et d'un air pileux le présente aux autres enfants*.) Tenez !

CONSTANCE. — Ne le chagrinons pas ce pauvre Dodo, c'est la fin du monde.

GEORGES. — C'est vrai ; ne pleure pas, Dodo.

DODO. — Alors Dodo peut manger sho-colat ?

LES AUTRES. — Oui ! oui !

DODO (*remettant le chocolat dans sa bouche*). Dodo pas gourmand, Dodo très saze.

LES AUTRES. — Oui, Dodo très sage. (*Ils l'embrassent*.)

CONSTANCE. — Si papa et maman reve-

naient, que nous puissions aussi leur demander pardon de tous les chagrins que nous leur avons faits si souvent.

GEORGES. — Oh! ils sont si bons! je suis sûr qu'ils nous pardonnent bien sans que nous l'ayons demandé. Mais il y a monsieur...

CONSTANCE. — Notre maître; oui, nous l'avons tant tourmenté.

GEORGES. — Encore hier nous avons bien mal travaillé.

LOLOTTE. — Et il s'en est allé si fâché, si fâché...

CONSTANCE. — Si nous lui écrivions?

GEORGES. — Qui porterait la lettre?

CONSTANCE. — Étienne donc, monsieur ne demeure pas si loin.

GEORGES. — Tu crois qu'Étienne voudra sortir par le déluge?

LOLOTTE. — Oh! oui, il est très brave.

DODO. — Il a peur de rien, Étienne.

CONSTANCE. — Georges, écris.

GEORGES (*s'asseyant à la table et prenant du papier*). — Qu'est-ce qu'il faut mettre?

CONSTANCE. — Tu sauras bien.

GEORGES (*écrivain*). — Monsieur, nous sommes bien fâchés de vous avoir fait de la peine...

CONSTANCE. — C'est ça.

GEORGES (*continuant*). — Nous vous demandons pardon; et nous voudrions de tout notre cœur être sages et bien étudier toujours et vous satisfaire en tout, mais nous ne pourrons pas, c'est la fin du monde. Vos ÉLÈVES DÉVOUÉS.

CONSTANCE. — C'est très bien, Georges. A présent, signons.

LOLOTTE. — Attends voir, Georges... C'est que s'il veut nous donner des leçons dans l'autre monde?

GEORGES (*riant*). — Petite sotte, il n'y a pas besoin de livres dans l'autre monde, ni de matras, ni de plumes, ni de rien de ce qu'il faut pour tourmenter les enfants. On sait tout...

LOLOTTE. — Ah! tant mieux. (*Tous signent à l'exception de Dodo.*)

GEORGES. — Il faut envoyer Étienne à présent. — Ah! mais, il ne pleut plus.

CONSTANCE ET LOLOTTE. — Comment? comment? — C'est vrai, il ne pleut plus.

DODO (*battant des mains*). — Il pleut plus... Oh! l'arc-en-ciel!

Tous. — L'arc-en-ciel!... Mais alors, ça n'est peut-être pas la fin du monde.

CONSTANCE. — Il ne faut peut-être pas envoyer la lettre à monsieur, parce que...

GEORGES. — C'est juste; il se croirait en droit d'exiger de nous une sagesse...

LOLOTTE. — Non, ce n'est pas la fin du monde, l'arc-en-ciel est trop beau, trop beau. — C'est Dodo qui est attrapé, ce n'est pas la fin du monde, et il n'a plus de chocolats.

DODO. — Ça fait rien, marraine veut assez m'en donner d'autres.

SCÈNE V

LES MÊMES, JEAN.

JEAN (*agitant son bonnet en l'air*). — Monsieur, mesdemoiselles, c'est pas la fin du monde. J'ai rencontré le maître d'école et M. le curé qui m'ont dit comme ça que ça n'était pas vrai... parce que... Je n'ai pas compris, mais enfin, c'est pas la fin du monde, et alors je suis content, oh! je suis bien content.

GEORGES (*gaiement*). — Tu n'es pas le seul, va.

JEAN (*se grattant l'oreille*). — M. le curé m'a dit encore... je voudrais me rappeler, c'était comme un sermon. Il m'a dit... (*Ah oui!*) Ça n'est pas la fin du monde aujourd'hui, ni demain, ni après-demain; mais c'est à chaque jour, et même à chaque heure, la fin de la vie pour quelqu'un; alors... alors... (*Il cherche*).

GEORGES. — Je devine. Comme on ne sait pas à quel moment on sera appelé, il

ne faut jamais s'endormir avec un tort sur la conscience. — Est-ce ça ?

JEAN (*émerveillé*). — Tout à fait ça, monsieur Georges, faut que vous soyez sorcier pour avoir deviné. (*Il soupire en*



regardant la toupie.) — Ça fait que... quoique ça ne soit pas la fin du monde, je ne me repens pas de vous avoir rapporté la toupie.

GEORGES (*la lui donnant*). — Tiens, la voilà pour ta bonne nouvelle.

JEAN (*transporté*). — Ah ! monsieur

Georges, cette fois, il ne me manque plus rien.

GEORGES (*sérieux*). — Je crois, petites sœurs, qu'il faut tout de même envoyer notre lettre, quoique ce ne soit plus la fin du monde ?

CONSTANCE. — Oui, Georges, et tâcher de tenir nos promesses.

LOLOTTE. — Moi je veux bien être sage.

DODO. — Dodo aussi veut.

GEORGES (*enthousiasmé*). — Oui, soyons des enfants modèles, et que la fin du monde puisse venir quand elle voudra.

LES AUTRES. — Oh ! Georges...

GEORGES. — C'est vrai, soyons sages, mais que la fin du monde ne vienne pas.

JEAN (*qui est toujours en admiration devant sa toupie*). — Que je suis content ! que je suis donc content !

LES AUTRES. — Et nous donc ! (*Les enfants se prennent par la main et tournent en chantant :*)

Des menteurs avaient dit

Qu'aujourd'hui jeudi

C'était la fin du monde.

Que le ciel les confonde !

Nous avons eu bien peur, bien peur,

Mais par bonheur, mais par bonheur,

C'est pas la fin du monde !

C'est pas la fin du monde !

(*La toile tombe.*)

B. VADIER.

LA PETITE LOUISETTE

CHAPITRE IX

QUI FAIT VOIR QU'ON NE PEUT PAS TOUJOURS DIRE : TELLE MÈRE, TEL FILS.

L'hiver arriva ; les gardes continuaient leurs tournées. La marquise venait de temps en temps visiter la maison de Louissette, elle s'étonnait de la propreté et du soin que l'enfant entretenait chez son père.

« Je veux que tu ailles à l'école, dit un jour la marquise, je retourne à Paris en janvier, tu peux te rendre à Luché ; on te conduira en allant aux provisions, et le soir peut-être des enfants de fermiers reviendront-ils avec toi... »

L'école, cela effrayait bien un peu Louissette; il y a tant d'enfants méchants! Mais la marquise avait désiré que la petite sût lire, écrire, compter, et l'enfant n'avait point l'esprit de résistance, elle montrait sa reconnaissance en obéissant docilement. Si Jean pouvait aller à l'école! c'est ça qui changerait l'inquiétude en plaisir!...

Le dimanche suivant, Louissette se rendit à la Hallerie. Il était tombé de la neige, les chemins n'étaient pas commodes; mais Louissette ne s'inquiétait pas pour si peu. En entrant, elle trouva les fermiers au coin du feu avec leurs enfants.

« Comment, te voilà, mignonne, par un temps pareil; tu as dû avoir du mal à arriver jusqu'ici? Tes sabots sont tout bottés de neige, et tes mains sont rouges de froid.

— C'est que j'avais à causer avec vous, maître Desmares. Madame veut que j'aille à l'école apprendre à lire.

— M^{me} la marquise a raison. Quand tu seras grande, tu verras que c'est utile pour tout, et amusant aussi.

— Madeleine est bien savante, elle, mais Jean, est-ce qu'il ne pourrait pas apprendre à compter et à écrire mieux qu'il ne le fait?

— Ah! voyez-vous, la petite rusée, elle voudrait que son ami Jean allât avec elle à Luché? Au fait, ma femme, l'hiver les enfants n'ont rien à faire aux champs; ça serait sage que notre fils fût plus instruit. »

Maitresse Desmares fut de cet avis. On décida que Jean irait à Luché et reviendrait le soir avec sa petite amie!

Louissette n'avait pas perdu sa journée, elle était bien contente! Jean la défendrait si on lui faisait la vie dure à l'école; puis il était fort, et son amie n'aurait pas peur avec lui en s'en revenant le soir.

Jean la reconduisit. La neige amuse toujours les enfants; le garçon faisait de

grosses boules de neige qu'il lançait au loin en visant les arbres. Les oiseaux volaient et criaient misère, cherchant une graine d'aubépine ou de sorbier dans les haies; on voyait les pinsons courir dans la neige, où leurs petites pattes restaient imprimées; les écureuils grimpaient le long des sapins des bois de Clermont; puis ils descendaient et cherchaient leurs provisions enterrées; mais la neige les avait cachées, et les petites bêtes regagnaient bien vite le sommet des sapins pour grignoter les pommes et les pousses vertes de l'arbre.

Les enfants se retrouvèrent donc à Luché: Jean allait à l'école des petits garçons, Louissette à celle des petites filles. Le commencement sembla rude: épeler des lettres n'était pas le travail auquel l'enfant était habituée; être enfermée lui faisait chaud à la tête; ces petites filles qui criaient pour ne rien dire, qui la regardaient souvent en se moquant, tout cela lui donnait parfois envie de pleurer... Mais le soir elle retrouvait son ami, il lui prenait la main et ils s'en revenaient en causant de ce qu'ils avaient appris.

« J'ai bien du mal, mon Jean; j'aimais mieux tirer la Rousse, faire la cuisine et le fromage que de réunir toutes ces lettres-là dans ma tête. Celles qui en savent plus long que moi disent que j'ai la tête dure; je m'applique pourtant bien à comprendre! »

En effet, Louissette s'appliquait si bien qu'elle étonna sa maitresse par les progrès qu'elle fit. Quand le printemps revint, elle savait lire presque couramment!...

« Cette enfant est le modèle de ma classe, répétait l'institutrice; elle a la raison d'une femme et la soumission d'une enfant. »

La marquise rentra à Clermont en juillet. Elle voulut constater par elle-même les progrès de sa protégée. Elle en fut surprise.



« Je t'ai apporté une jolie robe de Paris, mignonne; tu demanderas à Pauline de t'apprendre à la faire, car je veux que tu sois plus tard une femme sachant se suffire à elle-même. »

Pauline fut complaisante; elle tailla un patron en papier et fit tailler sa petite robe à Louissette, en s'y reprenant à cinq ou six fois; puis elle la lui fit ourler et assembler. L'enfant avait appris à coudre à l'école; en huit jours la robe fut faite, elle allait très bien. Louissette emporta son patron et remercia bien M^e Pauline de sa bonté.

Un soir du mois d'août, la petite fille vit qu'on attelait l'omnibus. M^{me} la marquise

étant sortie avec les poney, Louissette demanda qui on allait chercher.

« C'est M. le marquis, » répondit le cocher en mettant ses postières au trot.

Quel était M. le marquis? se dit Louissette, quelque parent à madame, sans doute. Puis, elle alla donner des œufs de fourmis à ses couvées. Elles étaient déjà grosses comme père et mère, les perdrix, et les faisans aussi; on allait les lâcher dans quelques jours pour l'ouverture de la chasse. Louissette avait bien à faire; il fallait hacher les pommes de terre cuites, y mêler de la salade et mettre les œufs de fourmis dans les cages. Elle connaissait chaque oiseau par un nom qu'elle lui

avait donné; les unes étaient gourmandes et battaient les timides; d'autres, plus orgueilleuses, attendaient que les affamées eussent fini pour prendre leur nourriture du bout dédaigneux de leur bec!... Cela amusait beaucoup Louisette; elle aimait ses oiseaux et ne pensait pas sans regrets qu'ils allaient s'envoler pour être sans doute tués par les chasseurs. Un matin, elle trouva une perdrix à moitié morte dans une cage; l'oiseau était sur le flanc, que pouvait-il avoir? L'enfant ouvrit la cage et prit la perdrix qui se laissa faire; elle devait être bien malade. Des plumes étaient répandues tout autour de la place où elle gisait, elle avait dû être battue.

« C'est comme les petites filles, pensa Louisette, il y en a qui aiment faire du mal aux autres. Sans Jean, j'aurais peut-être été battue comme la pauvre perdrix. Je vais l'emporter chez nous, la mettre à part dans un panier, lui donner une goutte de vin; peut-être en reviendra-t-elle!... »

Et l'enfant serrait sa perdrix en la réchauffant de son haleine. Elle ne regardait pas devant elle, ne pensant qu'à son oiseau, quand elle se sentit heurtée par quelqu'un qui courait du côté du chenil; elle faillit être renversée, jeta un cri et leva la tête.

« Tiens, c'est encore toi ici, dit Armand, — car c'était lui qui venait d'arriver — tu viens donc toujours demander l'aumône au château? »

— Je ne demande rien, monsieur, je gagne ma vie; mon père est garde chez madame la marquise.

— Ah! tu es domestique ici! Tu ne dois pas faire du travail pour grand'chose, car tu es haute comme ma botte. »

Louisette ne disait rien: tout son bonheur s'était envolé! A présent, le matin, en s'éveillant, elle aurait peur d'être maltraitée, elle qui n'avait eu jusqu'alors que

des amis! Elle n'oserait plus aller dehors, car il serait là avec les mots si durs qu'il savait trouver pour faire de la peine. Et cependant le travail ne pouvait pas souffrir. Enfin peut-être serait-il moins méchant en apprenant que Louisette voulait faire le bien autant qu'elle pouvait.

« Qu'est-ce que tu tiens là dans tes bras? »

— Une petite perdrix malade.

— Eh bien, donne-la aux chiens, cela leur fera joliment plaisir!

— Oh! monsieur, elle est encore vivante!...

— Tant mieux, elle se sauvera, ce sera plus amusant!... »

Louisette regarda le méchant garçon avec des yeux qu'elle ne se connaissait pas. S'il avait voulu lui prendre sa perdrix de force, peut-être l'eût-elle battu. Elle en aurait été bien honteuse; mais, elle qui ne savait ce qu'était la colère, elle se sentait hors d'elle-même!...

« Vous ne pensez pas ce que vous dites, monsieur, et d'abord la pauvre bête va peut-être mourir tout à l'heure, et puis, M. Allart serait furieux si on donnait du gibier à manger à ses chiens. »

Louisette, ayant peur de manquer de respect au fils de sa maîtresse, rentra dans sa maison.

Elle n'avait plus envie de pleurer comme la première fois qu'elle avait vu M. Armand! Non vraiment, elle sentait qu'elle était tout autre, elle ne craignait plus ce mauvais cœur, elle lui tiendrait tête, car elle avait le sentiment que c'était lui qui avait tort, et elle qui avait raison! Elle prit sa perdrix et la coucha au fond d'un panier garni de filasse; elle l'approcha du feu; la chaleur parut ranimer la petite bête. Louisette prit une goutte de vin blanc et l'introduisit dans le bec entr'ouvert de l'oiseau; le bec se ferma, et la goutte de vin fut avalée; les yeux de la perdrix s'ouvrirent, elle changea de posi-

tion. L'enfant était à genoux, regardant anxieusement son oiseau. Elle désirait tant qu'il revînt à la vie ! Les bons soins de Louissette ne furent pas perdus : sa protégée se releva sur ses pattes, et, choisissant un coin du panier, elle se gita et s'endormit. Louissette ferma le panier et continua son travail.

Cette enfant avait toujours été la plus faible et la plus petite de toutes parmi tous ceux qui la connaissaient ; elle avait toujours été protégée jusque-là ; à son tour elle se sentait la bienfaitrice d'un être vivant, elle le défendrait même contre M. Armand, s'il voulait lui faire du mal. Louissette avait raconté à M. Allart la maladie de l'oiseau et lui avait demandé une cage qui était dans le grenier du garde.

« Prends-la, petite.

— Mais si je guéris la perdrix, monsieur Allart, me la donnerez-vous ?

— Ah ! le gibier, c'est sacré, ça ; demande-la à M^{me} la marquise, quand tu la verras ! »

Cela inquiétait bien Louissette ; et puis l'oiseau serait peut-être mort demain... Mais, le lendemain, la perdrix était toute guillerette ; elle s'épluchait gaiement ; décidément, elle avait été battue et meurtrie, et loin de ses ennemis elle se reprenait à la vie. Les choses allèrent ainsi jusqu'au jour où on devait lâcher les faisans et les perdrix. M^{me} la marquise voulait assister à ce départ des oiseaux. Elle vint donc aux volières, accompagnée de son fils. M. Allart, aidé de Franjon et de Louissette, prenait le gibier et l'enfermait dans de grands paniers recouverts en filet. Quand les cages furent vides, Armand dit à Allart :

« Mais vous n'avez pas là tout le gibier ; il y en a encore chez Franjon.

— Faites excuse, monsieur le marquis, il n'y a rien chez moi.

— Vous ignorez donc que votre fille

emporte le gibier chez elle, car hier je l'ai vue entrer dans votre maison avec une perdrix sous son bras. — Était-elle bonne aux choux, dis, Louissette ? — ajouta Armand en riant d'un mauvais rire.

— Qu'est-ce qu'il dit, Louissette ? demanda la marquise. Tu ne ferais pas une chose pareille ?

— Monsieur Armand dit une méchanceté, madame. — Et l'enfant avait les yeux brillants et la voix haute. — L'oiseau était presque mort, M. Allart le sait bien, il m'a permis de le soigner et a ajouté que si je venais à bout de le guérir, madame la marquise me le donnerait peut-être, pas pour le tuer, bien sûr, mais pour continuer de le faire vivre, au contraire.

— Louissette dit vrai, répondit le vieux garde, c'est une honnête enfant en laquelle madame la marquise peut avoir confiance. »

La marquise ne répondit rien, mais elle regarda son fils si fixement que celui-ci détourna la tête.

« Allons, partons, Allart, dit la châtelaine. »

Tout le monde se dirigea vers des fourrés de taillis longeant des champs de chaume ; ces réserves devaient garantir le gibier et lui permettre de se cacher avant qu'il fût habitué aux longs vols. Les perdrix, indécises, ne voulaient pas de leur liberté, il fallait les retirer du panier ; elles couraient devant elles, gagnant les taillis ; quelques-unes essayaient un vol timide bien bas et bien court et revenaient se ranger comme des poules autour de Louissette. L'enfant était assise par terre et les appelait d'un petit cri auquel les oiseaux étaient habitués. La petite avait de la peine de les voir s'en aller, car elle savait le sort qui leur était réservé.

« C'est très joli ce que tu fais là, Margoton, dit Armand, mais si les perdrix

sont si bien apprivoisées que cela, elles deviendront la proie du premier braconnier venu ; tu es un drôle de garde-chasse, toi. Allart ferait mieux de s'occuper de ses affaires que de les confier à des morveuses de ta sorte. »

Le vieux garde rougit.

« Monsieur le marquis est trop jeune pour connaître ces choses-là. Madame est plus juste. Éloigne-toi, Louissette, le gibier ne sera pas si docile à côté de monsieur le marquis. »

Et le garde pria celui-ci de s'avancer. A peine les perdrix virent-elles le jeune

garçon s'approcher d'elles, qu'elles s'en-volèrent et se cachèrent dans les bois et les chaumes.

« Monsieur le marquis pourra essayer d'en tuer à l'ouverture de la chasse, reprit Allart, et peut-être trouvera-t-il que *mon* gibier ne s'apprivoise pas avec tout le monde. »

Chacun rentra chez soi ; mais tous étaient mécontents, et cela pour les mauvaises paroles du fils d'une si bonne mère.

A. GENNEVRAÏE.

(La suite prochainement.)

L'HÉRITIER DE ROBINSON

IX

COMBEROUSSE NE COMPREND PAS

Coédic reprit sa promenade le long du quai, et, bientôt, attiré par les sons éclatants de la musique militaire, il arriva à la pointe Lejeune.

La fête était à son apogée. Tout Saïgon était là : Européens, Annamites, marchands étrangers, officiers aux brillants uniformes, dames en élégantes toilettes, mandarins aux vêtements de soie brochée, mandarines aux lèvres carminées et aux pendeloques éclatantes, remplissaient les allées, occupaient tous les bancs de bois qui dominent la rade, faisaient galerie sur les quadruples rangs de chaises de rotin.

L'orchestre venait de se taire et Coédic marchait devant lui, tenant à la main sa ligature de piécettes, quand il entendit une conversation dont il était évidemment l'objet.

« Je gage ce qu'on voudra qu'il est Breton, disait un monsieur qui se promenait en compagnie de deux jeunes gens, et qui n'était autre que M. Gloaguen avec Paul-Louis et Chandos. C'est le type celte dans

toute sa pureté... Si celui-là ne descend pas des Druides en droite ligne, je renonce à l'étude des signes anthropologiques, » ajoutait le digne archéologue.

Et s'avançant vers Coédic :

« N'est-ce pas, mon garçon, que vous êtes du Finistère ? lui dit-il familièrement.

— Oui, monsieur, de Recouvrance, répondit Coédic en portant la main à son bonnet.

— Là !... quand je le disais ! s'écria M. Gloaguen. De Recouvrance !... De la pointe extrême du cap !... On n'est pas plus Breton... Moi je suis de Nantes, mon garçon, reprit-il en souriant d'un air avenant. Et je vois que nous allons faire route ensemble, puisque vous appartenez à la *Junon*. Ces messieurs et moi nous nous embarquons ce soir avec vous, par autorisation spéciale du commandant... »

Pendant ce colloque, Paul-Louis et Chandos regardaient le jeune novice avec l'intérêt qu'on ressent involontairement pour ces pauvres enfants si braves, si mo-

destes, si pleins d'abnégation, qui mènent la rude et noble existence du marin.

« Mais je ne me trompe pas, dit Paul-Louis, est-ce que vous n'étiez pas tout à l'heure dans la chaloupe à vapeur?... »

— Je vous demande pardon, monsieur, » répondit Coédic en riant.

Du premier coup d'œil il avait reconnu les deux jeunes gens.

« Ah ! il faut nous excuser si nous avons hésité à retrouver en vous un de nos sauveurs !... nous n'étions guère en état de remarquer les physionomies... »

— C'est vrai que vous aviez l'air d'en avoir assez !... répliqua gaiement Coédic.

— Oui, sans vous nous allions tout simplement couler, et nous vous devons cette belle chandelle... Il y a longtemps que vous naviguez ?

— Depuis que je suis né, je pense. Tout petit j'allais avec mon père, qui des fois faisait le cabotage entre Nantes et Bordeaux, et d'autres fois pêchait la sardine... Puis, après sa mort, on m'a placé à l'École des mousses, et, depuis un an, je suis matelot... »

Et, comme enhardi par ce bout de conversation, Coédic reprit en montrant son chapelet :

« Peut-être pourrez-vous me dire, messieurs, ce qu'est ceci ? Un homme du pays me l'a donné tout à l'heure, mais je ne sais pas à quoi cela peut servir. »

— C'est une monnaie, mon garçon, un fil de sapèques, dit M. Gloaguen. Il faut six de ces petites pièces pour faire un centime, et la ligature, si elle est complète, doit valoir un franc. Vous voyez que votre Annamite ne vous a pas fait un grand cadeau... Allons, au revoir, mon ami, nous vous retrouverons à bord.... »

— Au revoir, messieurs, » fit Coédic en répondant cordialement à ce salut et à la poignée de main des deux jeunes gens.

Il se sentait pris pour eux, et aussi

pour M. Gloaguen, d'une sympathie subite, presque violente, de ce besoin de dévouement qui nous attache à ceux que nous avons déjà obligés. Il aurait voulu les accompagner, rester avec eux. Mais il n'osa pas et se contenta de les suivre de l'œil, tandis qu'ils se perdaient dans la foule.

Il était encore plongé dans cette espèce de rêverie, quand la même main qui s'était un quart d'heure plus tôt posée sur son épaule le toucha de nouveau, et, pour la seconde fois, en se retournant, il se trouva en présence du mystérieux Annamite. D'où venait-il ? Où s'était-il tenu dans cet intervalle ? C'est ce que Coédic n'aurait pu dire. Toujours est-il que l'étranger semblait avoir observé le colloque qui venait d'avoir lieu, car il demanda de but en blanc au jeune Breton, en braquant sur lui ses besicles :

« Toi connaître ces gens-là ? »

Il désignait du doigt la direction dans laquelle M. Gloaguen, Paul-Louis et Chandos venaient de disparaître.

« Non, pas beaucoup, répondit machinalement Coédic, comme s'il n'avait pas eu la force de résister à la fascination de ces besicles. »

— Quoi donc eux dire à toi ?

— Ils m'ont demandé si j'étais Breton comme eux, poursuivit naïvement le jeune matelot. Il paraît qu'ils s'embarquent avec nous ce soir : c'est sans doute pourquoi ils m'ont parlé. »

L'étranger avait saisi le bras de Coédic et le serrait comme dans un étau. Ses yeux jetaient des flammes à travers leurs verres bleus.

« Ces gens embarquent avec vous ce soir, répéta-t-il. Pour partir demain ? »

Coédic fit un signe affirmatif.

« Mais toi dire tout à l'heure pas de passagers à bord de ton navire ? » reprit l'Annamite comme pris d'un accès de rage.

Les mots sifflaient entre ses dents, et une écume blanche se montrait au coin de ses lèvres.

« Je le croyais, fit Coédic un peu impatient. Mais il paraît qu'ils ont une permission spéciale... Et après tout, qu'est-ce que cela peut vous faire, et pourquoi me secouez-vous ainsi?... Bas les pattes ! s'il vous plaît... »

L'étranger ne parut même pas remarquer ce changement de ton. Il semblait maintenant absorbé dans ses pensées et tenait ses regards fixés sur le sol, comme pour y chercher la solution d'une difficulté mentale.

« Toi vouloir changer habits avec moi ? reprit-il subitement en relevant la tête. Moi donner toi argent beaucoup... beaucoup... »

Coédic se mit à rire :

« On me ferait une jolie vie à bord, si je rentrais costumé en Annamite !... Vous voulez donc me faire mettre aux fers pour deux mois et plus?... »

— Eh bien ! toi rester ici, toi pas partir, reprit l'étrange personnage.

— Désertier !... Moi, Coédic !... s'écria le novice qui ne riait plus, cette fois. Ah, ça, dites donc, l'homme, savez-vous que vous commencez à m'ennuyer avec vos questions, vos conseils et vos propositions?... Tenez, voilà votre chapelet, je n'en ai que faire ! Gardez-le pour vous, avec le reste, et flanquez-moi la paix !... »

D'un geste dédaigneux, il se dégagea, et, jetant le fil de sapèques aux pieds de l'étranger, il s'éloigna dans la direction du quai de débarquement.

L'Annamite, resté seul, sembla réfléchir quelques instants. Puis, prenant son parti, il tourna ses pas vers l'intérieur de la ville, en prenant une des rues parallèles aux arroyos.

Toute la soirée se passa à bord de la *Junon* à embarquer les différentes sec-

tions de passagers qu'elle allait emmener. Dès sept heures, la marche était ouverte par M. Gloaguen et ses amis, que le commandant Mancarut avait envoyé prendre, selon sa promesse. Une escouade de matelots s'était emparée des bagages, les avait fait disparaître avec une prestesse singulière dans un canot de fatigue, et les voyageurs n'avaient plus eu qu'à prendre place dans la yole d'honneur. Des cabines les attendaient à l'arrière de la frégate, sur le salon même du commandant, et Khasji était autorisé, par faveur spéciale, à coucher, selon sa coutume, en travers de la porte de Chandos.

Le capitaine Mancarut avait lui-même reçu ses hôtes à la coupée. Il était en grand uniforme, en raison d'un dîner chez le gouverneur, où il allait se rendre, et c'est même pourquoi il avait fixé cette heure à M. Gloaguen.

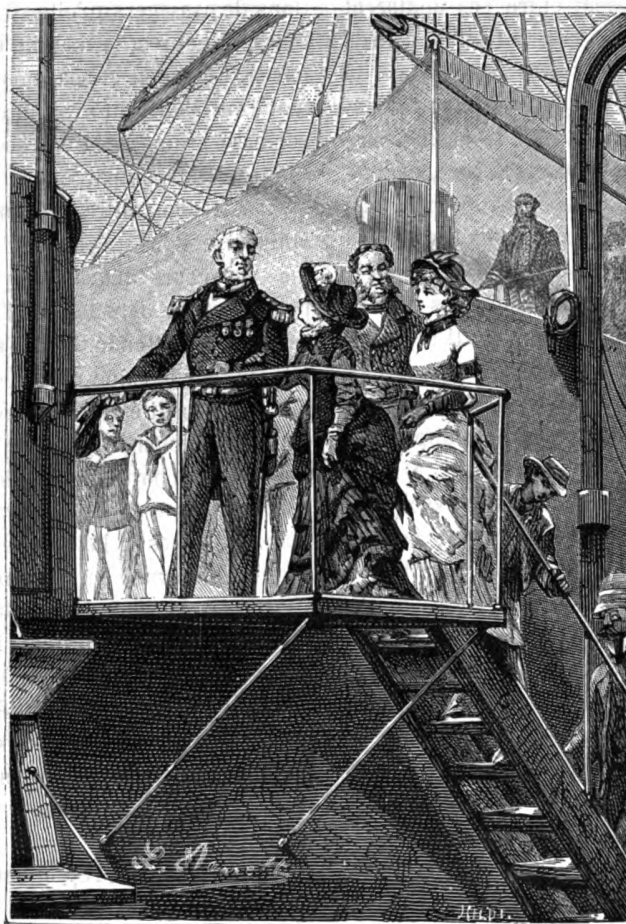
« Ah ! je respire enfin ! s'écria mistress O'Molloy en mettant le pied sur le pont du navire français. Je ne me suis pas crue en sûreté tant que nous avons été à terre ! »

Et tout de suite, reprenant son aplomb britannique, elle promena son lorgnon autour d'elle. Sans doute elle fut satisfaite de cette inspection.

« Commandant, je suis véritablement surprise de ce que je vois, disait-elle. Savez-vous que votre frégate est fort bien tenue et que vos hommes ont tout à fait bon air?... On dirait, sur ma foi, un navire de la marine anglaise !... Je n'aurais jamais cru pareille chose... C'est comme la musique de cette après-midi, sur la promenade !... Elle était très bonne, aussi bonne que celle d'un régiment de *riflemen*. C'est prodigieux.

— Vous nous preniez donc pour des sauvages, madame ? » fit le commandant de son ton bourru.

Mistress major O'Molloy, ainsi mise



face à face avec sa pensée, hésita un instant, pas longtemps.

« Des sauvages?... Non, pas précisément, répondit-elle avec son sourire le plus suave. Mais enfin, commandant, vous admettez bien qu'entre l'Angleterre et les autres nations il y a une certaine distance!...

— Oui, l'Angleterre est un peu moins civilisée que le continent, répliqua le commandant. Elle garde encore le droit d'aînesse qui fait du cadet, les trois quarts du temps, un paria et un étranger dans sa propre famille. Elle a des coups de fouet pour ses marins et pour ses prisonniers. Elle est si dure à ses pauvres

qu'ils sont réduits à émigrer tous les ans par milliers pour échapper au *work-house*. Elle traite si bien les peuples qu'elle annexe, que ces peuples se réfugient toujours dans le massacre et l'assassinat. En cent ans, elle n'a pas réussi à apaiser l'Inde, ni en deux cents ans à consoler l'Irlande d'être anglaise. L'Amérique célèbre comme sa date la plus glorieuse le jour où elle s'est séparée d'elle et demain l'Australie en fera autant... Je vous accorde, madame, qu'il y a une certaine distance entre l'Angleterre et les autres nations. »

Mistress O'Molloy fut profondément étonnée de cette réplique. Jamais il ne

lui était seulement venu à la pensée qu'un étranger pût se croire au niveau d'un Anglais, — à plus forte raison se considérer comme d'une race supérieure. Aussi allait-elle entamer une discussion en règle, quand le commandant lui dit en la saluant gravement :

« Vous m'excuserez, madame, mais je suis attendu chez le gouverneur et pressé par l'heure. A demain la suite des hostilités, si vous le voulez bien. »

Vers huit heures l'embarquement des troupes commença. De grands chalands, remorqués par des canots à vapeur, les amenaient à bord par centaines. Aussitôt les hommes descendaient s'installer dans les batteries basses, puis ils remontaient prendre aux bastingages les hamacs qui leur avaient été réservés et les accrochaient immédiatement pour la nuit.

Après l'infanterie de marine vinrent les pelotons de gendarmes qui devaient être déposés en passant aux îles Marquises.

Puis, à dix heures, la seconde bordée de permissionnaires rentra ponctuellement.

A minuit, enfin, l'état-major de la *Junon* et les officiers de ligne et de gendarmerie arrivèrent ensemble, après avoir diné chez le gouverneur.

Tout le monde était casé, installé et endormi, l'homme de garde venait de « piquer » deux heures du matin, quand la vigie signala une embarcation le long du bord et l'officier de quart se présenta à la coupée pour le héler.

« Ohé!... du canot!... Que voulez-vous? »

— Canot du poste de la douane... Nous ramenons un homme trouvé sans vêtements, ivre et endormi au pied d'une maison du quai, et qui, d'après ses tatouages, paraît être un matelot de la *Junon*... »

L'officier donna un coup de sifflet.

« Corvée de six hommes!... Amène l'escalier!... Va voir!... »

En trois minutes l'ordre était exécuté, et deux matelots se penchaient dans le canot sur une forme inerte, enveloppée d'un caban.

« C'est Comberousse! dirent-ils ensemble en se relevant.

— Hissel!... » fit aussitôt l'officier.

Les matelots empoignèrent le dormeur par les jambes et les bras et l'enlevèrent comme un ballot de plumes, qu'ils vinrent délicatement déposer sur le pont.

« Aux fers!... » ajouta simplement l'en-seigne.

Et la sentence fut immédiatement exécutée.

Le dernier retardataire était désormais à bord, et la *Junon* pouvait maintenant appareiller.

C'est ce qu'elle fit à quatre heures du matin, aussitôt que le pilote fut arrivé et bien avant que les passagers fussent sortis de leurs cabines. La frégate descendit rapidement le Donai et eut bientôt laissé derrière elle les maisons de Saïgon se fondre dans la brume matinale.

Elle allait doubler le cap Saint-Jacques, et le pilote, se jetant dans sa légère goëlette remorquée jusque-là par la *Junon*, venait précisément de démarrer, quand les hommes de la bordée de service remarquèrent au fond d'une baille, près de l'avant, tout un costume complet de matelot, et l'apportèrent à leur quartier-maitre.

Examen fait, ces vêtements se trouvèrent, d'après leur numéro matricule, appartenir à Comberousse, qui gémissait toujours dans les fers à fond de cale, et qui n'avait pas encore les idées assez nettes pour donner une théorie quelconque de ce phénomène aussi mystérieux qu'anormal.

On peut juger si les camarades du Mar-

seillais se firent faute de le taquiner à ce propos, quand il reparut sur le pont pour faire son service. D'après les uns Comberousse était sorcier et avait réussi par ses sortilèges à se faire rapporter des effets dont la perte aurait entraîné pour lui une comparution en conseil de guerre. S'il fallait en croire les autres, Comberousse était fou, la veille, littéralement fou de joie, parce qu'il avait de l'or en poche : il avait tout simplement laissé ses habits à bord avant de partir, avait gagné la terre à la nage et passé la soirée entière à se promener et à banqueter dans le costume d'Adam.

Pour lui, tout ce qu'il se rappelait, c'est qu'il avait bu du vin de Bordeaux, de Madère, de Champagne, de la bière anglaise, de l'eau-de-vie française, du whisky, du rhum, du gin, toutes les liqueurs possibles et imaginables en compagnie d'un Annamite fort poli, dont il avait fait la connaissance dans un cabaret de Saïgon. Quant à expliquer comment il s'était trouvé en chemise et endormi au pied d'une maison du quai, il n'en savait absolument rien. Sans doute il était légèrement ému par ses libations et il avait été dévalisé par les innombrables gredins chinois, malais et autres que règne toute station maritime de l'Asie.

Mais ce qui lui paraissait absolument inexplicable, c'est précisément que ses habits se fussent retrouvés à bord. Pendant toute sa vie à dater de ce jour, Comberousse creusa le problème sans le résoudre, et cette aspiration inassouvie de son être interne vers un but toujours insaisissable jeta même une teinte de tristesse sur son caractère naturellement jovial. Il lui arriva fréquemment de s'arrêter court, au beau milieu d'une épisure, pour dire à son matelot Barbedette :

« Mais enfin comment ces satanés vêtements sont-ils revenus à bord?... Et pourquoi me les avait-on pris, si c'était pour me les rendre?... »

A quoi Barbedette répondait par un haussement d'épaules philosophique, comme pour dire qu'il y a ici-bas des mystères insondables.

Peut-être aurait-il pu avoir l'explication très simple de la difficulté qui l'intriguait si fort, s'il avait assisté au colloque qui se produisit dans l'après-midi à l'arrière de la *Junon*. Il y avait à peine trois heures qu'elle avait perdu de vue la côte cochinchinoise. Le capitaine d'armes s'était approché successivement de l'officier de quart et du commandant Mancarut, qui se promenait silencieusement sur le pont, selon sa coutume.

« Commandant, un homme étranger au navire vient d'être surpris cherchant à s'introduire dans une des soutes aux vivres. C'est, autant qu'on peut croire, un indigène cochinchinois ou un métis malais, car il est quasi nègre et paraît fort peu intelligent. Il ne comprend pas le français, impossible de rien tirer de lui.

— Sans doute un coolie employé au transport du charbon et qui sera resté à bord?

— Non. Le commissaire dit ne pas le connaître.

— Alors c'est quelque pauvre diable qui aura cru s'assurer le passage gratuit à Singapore ou à Canton... Il ne se doute pas du chemin qu'il va faire... »

Le capitaine d'armes attendait une conclusion.

... « Mettez-le aux fers, naturellement, » reprit le commandant.

Et il se remit à marcher de long en large.

ANDRÉ LAURIE.

(La suite prochainement.)